

Série d'été 2024

Le Monde

Les lettres de Kanesh

A la fin du XIX^{ème} siècle, des paysans anatoliens découvrent, dans le village de Kültepe, des tablettes d'argile imprimées d'écritures cunéiformes vieilles de 4 000 ans. Déchiffrés et analysés par des assyriologues, ces textes offrent un aperçu fascinant de l'organisation des sociétés cosmopolites de l'âge du bronze au Proche-Orient (Note 1).

Stéphane Foucart

Envoyé spécial à Kültepe, Turquie

Illustrations: Sergio Aquindo

1 [lemonde.fr/series-d-ete/article/2024/08/05/le-tresor-de-la-colline-de-cendres_6267746_3451060.html](https://www.lemonde.fr/series-d-ete/article/2024/08/05/le-tresor-de-la-colline-de-cendres_6267746_3451060.html) et <https://www.lemonde.fr/les-lettres-de-kanesh/>

Table des matières

Épisode 1: Le trésor turc antique de la "colline de cendres" 3

Un trésor loin d'être épuisé 4
Tablettes introuvables 4
Un complément de revenu pour les paysans 5
450 assyriologues dans le monde 6

Épisode 2: Quinze siècles avant Athènes, un semblant de démocratie en Assyrie 7

Une image stupéfiante de modestie 8
Des cités-Etats gouvernées par une assemblée 8
Flagrant délit de propagande 9
Subtil système de partage des pouvoirs 9

Épisode 3: A l'âge du bronze, des fondamentaux de l'économie de marché déjà présents dans la société assyrienne 11

La famille, une entreprise commerciale 12
Economie de troc 12
Multitude de taxes 13
Les plus anciens témoignages de fraude fiscale 13

Épisode 4: Il y a 4000 ans, la grande liberté des femmes assyriennes 15

Soin porté à l'éducation 15
Vocabulaire spécifique 16
Vie partagée entre Assur et l'Anatolie 17
Les "comptes" des époux séparés 17
Pas de capital commun 18

Épisode 5: Le mélange des cultures, ciment du "vivre-ensemble", à l'âge du bronze 19

Aucune mention de tensions entre communautés 20
Mariages mixtes 20
Fraude, contrebande et espionnage 21
Adoption de l'écriture cunéiforme et de la langue assyrienne 21

Références 23

Film 23
Livres 23
Articles 23

Episode 1: Le trésor turc antique de la "colline de cendres"



"Le quartier des marchands était là." L'affleurement des pierres au milieu des champs laisse deviner l'enchevêtrement des maisons et des ateliers, traversé par des rues dont on distingue encore le tracé, entre les herbes folles. Le directeur des fouilles, Fikri Kulakoglu, professeur à l'université d'Ankara, pointe du doigt l'une des habitations dont les murs ont été partiellement remontés, en périphérie des quelques hectares fouillés de la ville basse : "C'est la maison de Shalim-Assur", dit-il. D'une phrase, l'archéologue a résumé le caractère exceptionnel des ruines de l'antique cité de Kanesh, du trésor inestimable qu'elles ont livré.

Ici, on peut connaître le nom du ou de la propriétaire de telle ou telle demeure, reconstruire l'arbre généalogique de familles entières, et accéder à mille détails du quotidien de ces femmes et de ces hommes qui vivaient à l'âge du bronze dans cette grande ville d'Anatolie, il y a quelque 4 000 ans. Le miracle de Kanesh est d'abord celui d'une découverte, celle de milliers de tablettes d'argile qui forment les plus volumineuses et anciennes archives de documents privés de l'histoire de l'humanité.

Des correspondances, des reconnaissances de dette, des contrats de mariage, des jugements, des algarades familiales, des plans de fraude fiscale, des appels au secours, des lettres du roi d'Assyrie en personne... Au total, plus de 22 000 tablettes portant des caractères cunéiformes, datées des alentours de 1900 avant J.-C., ont été exhumées. "Nous en retrouvons de nouvelles à chaque campagne de fouille", dit Fikri Kulakoglu.

Un trésor loin d'être épuisé

De l'acropole, où ont été découvertes les structures de grands bâtiments officiels – dont un palais de plus d'un hectare –, l'archéologue montre l'étendue des champs sous lesquels dorment encore des quartiers entiers de la ville, qui comptait sans doute à cette époque de 25 000 à 35 000 habitants : seule une toute petite fraction en a jusqu'à présent été fouillée, bien que les excavations soient conduites sans interruption depuis 1948. "Quand on me demande combien de temps il faudrait pour achever les fouilles sur le site, je réponds généralement 5 000 ans, dit Fikri Kulakoglu. Et ce n'est pas une plaisanterie." Des centaines, probablement des milliers de tablettes d'argile restent à découvrir ; le trésor de Kanesh est loin d'être épuisé. Comment les premières pièces sont-elles sorties de terre ? Personne ne le sait.

Vers 1880, quelques tablettes apparaissent sur les marchés d'Istanbul et les paysans qui les écoulent assurent qu'elles proviennent des alentours d'un petit village, Kültepe, à quelques kilomètres au nord-est de la ville de Kayseri, en Cappadoce. En turc, Kültepe signifie "colline de cendres" : aux abords du village se dresse un tell – un monticule fait de l'accumulation de ruines, des reconstructions successives, de poussière et du temps qui passe. Nul doute qu'il y a là un grand site archéologique, mais les tablettes cunéiformes supposées en être sorties sont immédiatement soupçonnées d'être des faux.

De fait, elles n'avaient rien à faire là. "A la fin du XIXe siècle, l'écriture cunéiforme vient d'être déchiffrée et on commence à pouvoir lire plusieurs des langues qu'elle transcrit, raconte l'assyriologue Cécile Michel (CNRS). Mais, à l'époque, on estime très peu probable de retrouver de telles tablettes au cœur de l'Anatolie, si loin de la Mésopotamie, où ce système d'écriture a été inventé." En effet, c'est dans le sud de l'Irak actuel, autour de l'actuelle Bassorah, qu'un peuple énigmatique – les Sumériens – a mis au point à partir de 3400 avant notre ère ce système graphique, où chaque caractère est un agencement de petits clous, imprimés dans l'argile grâce à un stylet. D'où son nom, cunéiforme, du latin *cuneus* ("clou").

Tablettes introuvables

Ce système d'écriture, le plus ancien connu à ce jour, a sombré dans l'oubli au tournant de l'ère chrétienne. Mais, en plus de trente siècles d'existence, il a été adopté par de nombreuses populations du Proche-Orient et a transcrit une grande variété de langues. Dans les années 1840, l'orientaliste britannique Henry Rawlinson (1810-1895) commence à décrypter cet écheveau de signes mystérieux. A sa suite, la communauté des assyriologues accomplit un extraordinaire exploit scientifique : reconstruire le lexique et la grammaire de nombreux idiomes perdus, certains disparus sans descendance. Le sumérien, l'élamite ou le hurrite, par exemple, qui ne sont liés à aucun des idiomes parlés aujourd'hui, le vieux perse (ancêtre du persan moderne), le hittite (la plus ancienne langue indo-européenne connue), ou encore l'assyrien et le babylonien, deux langues sœurs de la même famille que l'arabe et l'hébreu.

Entre la fin du XIXe siècle et le début du XXe, donc, des milliers de tablettes supposées provenir des alentours de Kültepe inondent les marchés. Au début des années 1890, l'orientaliste allemand Peter Jensen (1861-1936) montre qu'elles transcrivent la langue assyrienne, cousine de l'arabe et de l'hébreu que l'on parlait en haute Mésopotamie, à quelque 1 000 kilomètres de là, autour de la cité d'Assur, non loin de l'actuelle Mossoul (nord de l'Irak). "Dans les années qui suivent, on trouve d'autres tablettes cunéiformes en Egypte, c'est-à-dire encore plus loin de la

Mésopotamie, raconte Cécile Michel. Les savants vont vite se convaincre que les tablettes de Kültepe ne sont pas des faux."

Dans ses premières traductions, Peter Jensen identifie un mot, "Kanesh", qu'il suppose – à raison – être le nom antique de la cité dont elles proviennent. Le site de Kanesh est-il bien à Kültepe ? Les tablettes y demeurent en tout cas introuvables. Seuls les paysans du coin semblent connaître la localisation du gisement. Arrive alors un personnage-clé, Bedrich Hrozný (1879-1952).

Dans les années 1920, cet orientaliste tchèque s'est fait connaître en décryptant une langue jusqu'alors inconnue, le hittite, sur des tablettes cunéiformes découvertes sur d'autres sites anatoliens. "Bedrich Hrozný cherche de nouvelles tablettes dans la région : en 1925, il arrive à Kültepe avec un permis de fouille et de gros moyens, retrace Fikri Kulakoglu. Il peut embaucher une armée de travailleurs." Le Champollion tchèque cherche là où de la documentation écrite est susceptible, pense-t-il, de se trouver : sur l'acropole, le tell de 500 mètres de diamètre qui s'élève en surplomb de la plaine, et sous lequel les ruines des monuments officiels se trouvent. A l'époque, les excavations sont brutales. On creuse sans ciller, on ouvre de larges tranchées. Aujourd'hui encore, Fikri Kulakoglu montre, un peu désolé, les stigmates de ces anciennes techniques de fouille qui ont partiellement détruit les structures de grands bâtiments. Mais Bedrich Hrozný ne trouve rien, ou presque. Le trésor est ailleurs.

Un complément de revenu pour les paysans

"En réalité, ce n'est pas dans la ville haute, mais dans la ville basse, sous les champs, que se trouvait le gisement de tablettes. Les paysans de Kültepe le savaient bien, mais se gardaient de le dire à Hrozný, raconte l'archéologue turc. Car les tablettes, qu'ils découvraient en creusant des puits pour irriguer leurs cultures, leur assuraient un complément de revenu." Après des mois de recherches infructueuses, Hrozný est sur le point de repartir bredouille, mais il arrache in extremis leur secret aux riverains. Plusieurs versions de l'histoire circulent. A-t-il copieusement arrosé de raki une soirée avec ses ouvriers locaux pour délier les langues ?

A-t-il troqué de la quinine – salutaire dans cette région alors impaludée – contre quelques confidences ? Toujours est-il qu'il engage de nouvelles fouilles à une centaine de mètres au nord-est de l'acropole, et la moisson est immédiate : un millier de tablettes environ sortent de terre. "A cet endroit se trouve le quartier des marchands assyriens qui avaient installé à Kanesh un comptoir de commerce, à plus de 1 000 kilomètres d'Assur, leur ville d'origine, explique Cécile Michel. Dans leurs maisons, une pièce était généralement consacrée à leurs archives, où étaient conservées des dizaines, parfois plusieurs centaines de tablettes, classées dans des jarres, caisses ou sacs, certains entreposés sur des étagères de bois." L'assyriologue française travaille depuis près de quarante ans à traduire, à publier, à interpréter ces textes. "La plupart de ces lettres sont adressées à ces marchands par des membres de leur famille restés en Assyrie, dans le "pays d'Assur", dit-elle.

Ce sont des témoignages uniques, car les familles sont éclatées. Pour communiquer, les maris, les épouses, leurs enfants, doivent s'écrire tout ce qui relève de la vie domestique, du fonctionnement de l'économie, des relations entre les hommes et les femmes... Tout ce qui ne laisse généralement pas de traces écrites." Entrer ainsi dans ce que Fernand Braudel appelait "l'immense royaume de l'habituel, du routinier, ce grand absent de l'histoire", c'est aussi ressusciter les voix de ces gens, faire revivre leurs mots, reconstruire leurs histoires... Cécile Michel ne cache pas une certaine émotion lorsqu'elle s'installe devant une tablette de quelques centimètres carrés et qu'elle s'apprête à la faire parler. D'autant que l'écrasante majorité de ces textes, plus

de 20 000, ne couvre qu'une toute petite période, deux ou trois générations, entre 1920 avant J.-C. environ et 1850 avant J.-C. : on peut suivre ces femmes et ces hommes tout au long de leur vie, à travers les lettres qu'ils reçoivent ou qu'ils adressent.

450 assyriologues dans le monde

Des centaines, des milliers d'histoires restent à exhumer de ces petits pavés d'argile. A ce jour, environ 9 000 des 22 000 tablettes découvertes à Kültepe, dont une bonne part sont conservées au Musée des civilisations anatoliennes d'Ankara, ne sont pas encore traduites ni publiées. La tâche reste immense, et la communauté des assyriologues est minuscule : environ 450 personnes dans le monde, dont moins d'une dizaine travaillent sur les textes de Kanesh.

Mogens Trolle Larsen, professeur émérite à l'université de Copenhague, s'y consacre depuis près de six décennies, jusqu'à parfois ressentir une étrange affinité avec les protagonistes des lettres. Il a longtemps étudié l'archive d'un certain Assur-nada, installé à Kanesh, fils aîné d'un puissant marchand d'Assur, un dénommé Assur-idi. D'après les lettres retrouvées, on sait qu'Assur-nada s'est marié dans la cité d'Assur, qu'il eut un fils et plusieurs filles de ce mariage, que leur mère est morte prématurément. On sait aussi qu'il a laissé les enfants à leur grand-père, Assur-idi, et qu'il est parti représenter les affaires familiales en Anatolie.

Dans une lettre, Assur-idi annonce : "J'ai élevé ton fils, mais il m'a dit ceci : "Tu n'es pas mon père !" Il s'est levé et il est parti. J'ai aussi élevé tes filles, mais elles m'ont dit ceci : "Tu n'es pas notre père !" Trois jours plus tard, elles se sont levées et sont parties chez toi. Dis-moi ce que tu penses de cela." Les lettres du notable assyrien – plus d'une centaine ont été traduites et publiées – contiennent à peu près toutes des remontrances ou des admonestations. Elles laissent deviner une personnalité difficile, qui cadre assez bien avec la rébellion et le départ de ses petits-enfants. "Un jour que j'étais au Louvre, en train de traduire un texte d'Assur-idi, raconte M. Larsen, j'ai été brusquement frappé par un sentiment de proximité avec cet homme. Comme si ce vieux marchand acariâtre qui vivait à Assur il y a 4 000 ans, je le connaissais personnellement."



Episode 2: Quinze siècles avant Athènes, un semblant de démocratie en Assyrie

Tout à coup, la lumière remplaça les ténèbres. A Athènes, entre le VIIe et le Ve siècle avant notre ère, la philosophie apparaît, la démocratie renverse la tyrannie. Nous l'avons tous appris à l'école, c'est le "miracle grec". Un "miracle" qui, soit dit en passant, sied très bien aux héritiers de la Grèce que nous sommes : en le célébrant, c'est un peu nos propres louanges que nous chantons. L'émergence de systèmes politiques complexes, le partage des pouvoirs et les balbutiements de la démocratie, tout cela vient-il du seul génie de l'Europe ? Si vous doutez de ce miracle, vous n'avez probablement pas tort, et les lettres de Kanesh sont là pour conforter votre scepticisme.

Ces quelque 22 000 tablettes d'argile vieilles de 4 000 ans, découvertes dans les ruines de la cité anatolienne de Kanesh, donnent un aperçu fascinant de l'organisation d'une grande ville de l'âge du bronze, qui n'est pas sans rappeler l'Athènes de Périclès – tout en la précédant de quinze siècles.

Mais, avant de poursuivre, il faut éclaircir un point important. Les lettres découvertes à Kanesh ne renseignent pas tant sur la ville de Kanesh que sur une autre cité : Assur, le cœur de l'Assyrie, à un millier de kilomètres au sud-est, postée en surplomb du Tigre, non loin de l'actuelle Mossoul (Irak). "La majorité de ces textes sont des correspondances entre les marchands assyriens installés sur place et leur ville d'origine, Assur, à laquelle ils restent liés", explique l'assyriologue française Cécile Michel (CNRS), qui travaille depuis près de quarante ans sur ce corpus. "Or, pour la période paléo-assyrienne [entre 2000 et 1800 avant J.-C.], les archéologues n'ont

trouvé quasiment aucun texte à Assur, dit-elle. Les principales sources d'information sur le fonctionnement de cette cité-Etat sont les documents trouvés à Kanesh."

Une image stupéfiante de modestie

Si le pays d'Assur vous dit quelque chose, c'est probablement que vous avez déjà arpenté les départements des antiquités orientales des grands musées européens. Peut-être avez-vous admiré, au Louvre, les immenses taureaux ailés androcéphales taillés dans l'albâtre qui gardaient la cour du palais de Sargon II, à Khorsabad. Peut-être avez-vous flâné devant les bas-reliefs du palais d'Assurbanipal, au British Museum de Londres...

Cette Assyrie fastueuse, c'est celle de l'âge de fer, qui règne sur tout le Proche-Orient de 900 à 600 avant notre ère. Le roi d'Assyrie est alors l'homme le plus riche et le plus puissant du monde. Ses banquets régalaient parfois des dizaines de milliers de convives pendant des semaines. Son armée est précédée d'une réputation d'invincibilité et de brutalité sanguinaire qui tient en respect tous les peuples de la région, depuis le delta du Nil jusqu'au Tigre, et des monts enneigés du Taurus jusqu'aux déserts du Golfe Persique.

A quoi ressemblait la royauté assyrienne, mille à mille cinq cents ans plus tôt ? A rien de tel. Les lettres de Kanesh, en effet, en donnent une image stupéfiante de modestie. "A l'époque paléo-assyrienne, le roi d'Assur ne s'octroie même pas le titre de "roi" lorsqu'il écrit aux marchands assyriens installés à Kanesh, dit Cécile Michel. Il se présente comme "chef" ou "prince", comme "vicaire du dieu Assur" [la divinité protectrice de la cité du même nom], ou comme "superviseur" d'une assemblée, qui est la principale autorité politique de la ville."

Selon les textes parvenus jusqu'à nous, cette assemblée semble avoir fonctionné comme une cour de justice, mais aussi comme un organe législatif. Parfois, précise Cécile Michel, ses décisions disent s'appuyer sur un code de lois "inscrit sur une stèle". Hélas, celle-ci n'a pas été découverte. Par petites touches, les lettres de Kanesh donnent des indices sur le fonctionnement de l'assemblée. Elle se tenait "devant les symboles du dieu Assur", dans une "enceinte sacrée" située au seuil de son temple, sous la supervision d'un aréopage que les textes désignent comme les "Anciens", et dont faisait partie le roi.

Des cités-Etats gouvernées par une assemblée

"On ne sait pas avec certitude qui siégeait dans cette assemblée, mais, d'après les textes dont nous disposons, on peut penser qu'il s'agissait d'une assemblée populaire, une assemblée ouverte, un peu comme à Athènes à la période classique, où chaque homme libre pouvait porter ses arguments dans les débats", dit l'assyriologue Mogens Trolle Larsen, de l'université de Copenhague.

L'existence de telles institutions, si loin de l'Europe et à une époque si reculée : voilà qui frappe les enfants de la Grèce classique que nous sommes. Pourtant, de telles assemblées ne paraissent pas avoir été exceptionnelles dans la région. "Ailleurs en Mésopotamie, on a découvert des correspondances diplomatiques du XVIIIe siècle avant notre ère, suggérant que certaines cités-Etats n'avaient pas de roi et qu'elles étaient largement gouvernées par une assemblée", raconte le chercheur danois.

Ce tropisme "démocratique" n'était donc pas unique en Mésopotamie. A Kanesh, la situation n'était guère différente. Les marchands d'Assur expatriés dans la grande ville anatolienne n'étaient pas sous la coupe directe du roi local mais regroupés au sein du karum – mot que les spécialistes traduisent par "comptoir de commerce" – et

bénéficiaient d'un régime d'extraterritorialité. "A l'image du système politique de la cité d'Assur, le karum disposait d'une assemblée locale grâce à laquelle les litiges étaient collectivement arbitrés, explique Cécile Michel. En cas d'échec ou de désaccord, l'affaire remontait à Assur, dont l'assemblée faisait office de cour d'appel."

Quelle place pour le roi ? Les lettres de Kanesh n'explicitent pas clairement le fonctionnement des institutions d'Assur et les assyriologues doivent déduire de ces textes parfois obscurs la subtilité de l'équilibre des pouvoirs. Cécile Michel a inventorié toutes les lettres adressées par le roi d'Assur à ses sujets installés dans la cité anatolienne. Elle en a compté dix-sept. Dans douze d'entre elles, le roi ne fait que transmettre les verdicts ou les décisions de l'assemblée. Souvent, ces lettres sont introduites par la formule : "La Ville a rendu un jugement." La collectivité, donc, prend le pas sur la figure royale.

Flagrant délit de propagande

Or, comme tous les rois, celui d'Assur est vaniteux, et soucieux de l'image qu'il va laisser à la postérité. Dans une inscription découverte à Assur, sur le montant d'un portail, le roi Erishum Ier (1974-1935 avant J.-C.) se vante des grands travaux qu'il réalise pendant son règne : "Lorsque j'ai commencé les travaux, la Ville a obéi à ma parole et j'ai promulgué l'exemption des taxes sur l'argent, l'or, le cuivre, l'étain, l'orge, la laine, le son et la paille."

Le roi, donc, seul commanditaire et financeur de la construction du temple d'Assur et de la réfection des murailles ? M. Larsen s'amuse que les lettres de Kanesh permettent de prendre le souverain en flagrant délit de propagande. L'une des lettres découvertes à Kanesh donne ainsi des mêmes travaux une description bien différente. Les marchands expatriés sont avertis par celui qui les représente à Assur : "La Ville vous a imposé un paiement de 10 mines d'argent pour les dépenses liées aux fortifications." Avant d'enjoindre aux destinataires de s'acquitter au plus vite de cet impôt supplémentaire, faute de quoi un messenger serait envoyé d'Assur à Kanesh pour percevoir la somme, et les frais de son voyage – estimés à une mine d'argent – seraient alors à leurs frais. "Cette lettre fascinante montre que la déclaration de l'inscription royale d'Erishum doit être replacée dans un contexte beaucoup plus complexe où d'autres institutions de la ville jouent un rôle de premier plan", dit M. Larsen.

La place du roi dans l'organisation politique de la cité d'Assur au milieu du XXe siècle avant notre ère apparaît ainsi bien plus modeste. Elle l'est d'autant plus que la répartition des pouvoirs semble avoir été plus subtile qu'un simple partage entre le roi et l'assemblée. Dans les textes de Kanesh est souvent mentionné un "hôtel de ville" (littéralement bet alim, ou "maison de la ville"), dirigé par un haut magistrat : le limmu. La traduction est singulièrement difficile. La langue des vieux assyriens décrit un monde et des institutions disparus, et leurs mots pour les décrire n'ont souvent pas d'équivalent dans les langues modernes. Les lettres de Kanesh indiquent que le limmu est placé à la tête de l'hôtel de ville afin d'organiser la collecte des taxes au profit de la cité, de perquisitionner les mauvais payeurs, de contrôler le commerce de certaines matières premières stratégiques comme le fer, de jouer le rôle de banque...

Subtil système de partage des pouvoirs

Le limmu est un magistrat important, quelque chose entre notre premier ministre et notre ministre de l'économie et des finances. Toutefois, de la même manière qu'elles contraignent fortement le pouvoir du roi, les institutions paléo-assyriennes limitent aussi celui du limmu, puisque son mandat ne dure qu'un an. Et cette particularité est à l'origine du système assyrien de comptage du temps : les années ne sont pas numérotées mais portent le nom du limmu qui se trouve aux affaires. D'où le choix des

chercheurs de traduire le titre de ce magistrat par le terme "éponyme". Non seulement son mandat était limité à une année, mais le futur éponyme – membre de l'une des grandes familles de marchands d'Assur – ne pouvait promettre aucune faveur à quiconque avant son arrivée à la tête de l'hôtel de ville, puisqu'il ne pouvait prévoir sa nomination : il était tiré au sort.

"Aucun document trouvé à Kanesh ne permet de connaître le mode de désignation de l'éponyme, mais un texte plus tardif nous dit que c'est le "sort" qui en décide, dit M. Larsen. Cette institution remonte au moins au règne d'Erishum Ier, vers 1970 avant notre ère, mais elle s'enracine peut-être dans un passé bien plus lointain."

L'institution de l'éponymie va perdurer plus de treize siècles, jusqu'à la chute de l'empire néo-assyrien, en 609 avant J.-C. "Mais, à la fin, l'éponyme n'était plus indépendant, puisqu'il n'était plus tiré au sort, mais nommé par le roi", rappelle l'assyriologue danois. Comme l'aboutissement d'un lent reflux, celui de l'esprit "démocratique" qui prévalait entre le Tigre et l'Euphrate, au début du IIe millénaire avant notre ère.

Reste une question : s'il a disparu de Mésopotamie au fil de mille ans d'histoire, le subtil système de partage des pouvoirs mis en place il y a quatre mille ans à Assur s'est-il diffusé jusqu'en Méditerranée orientale ? A-t-il influencé les Grecs ? Si la question se pose, c'est évidemment que l'éponymie s'est aussi implantée dans les cités grecques, environ un millénaire après avoir été attestée à Assur – l'archonte éponyme, le plus haut magistrat d'Athènes, ayant un mandat annuel depuis le VIIe siècle avant notre ère. Il n'existe aucune preuve d'une telle influence, néanmoins les idées circulent sans laisser de traces et, après tout, l'Assyrie a bien plus à voir avec notre histoire que nous l'imaginons. A commencer par le nom de notre continent et de celui qui, à l'est, lui fait face. Le fait est débattu, mais le mot Asie pourrait provenir du vieil assyrien asu, qui signifie l'orient, le levant, la lumière. Et, symétriquement, Europe viendrait du mot ereb : l'occident, le couchant, les ténèbres.



Episode 3: A l'âge du bronze, des fondamentaux de l'économie de marché déjà présents dans la société assyrienne

Les textes trouvés dans les ruines de Kanesh montrent qu'une certaine idée du marché existait déjà au XXe siècle avant notre ère, dans le Croissant fertile : le marché et sa régulation par les autorités, le capital, le taux d'intérêt, la monnaie, l'entreprise et même la fraude fiscale...

Et s'il était possible de s'inspirer des vieux Assyriens pour reconsidérer la science économique ? Vers la fin des années 1950, le grand historien de l'économie Karl Polanyi (1886-1964) s'est plongé dans la littérature assyriologique pour creuser cette idée séduisante. Dans les correspondances des marchands assyriens retrouvées dans les vestiges de la cité anatolienne de Kanesh, Polanyi voyait la preuve qu'à l'âge du bronze, il y a quatre mille ans, des sociétés complexes avaient pu développer un commerce à grande distance sans aucun des mécanismes et des institutions du capitalisme qui nous semblent aujourd'hui si "naturels" : le marché, la monnaie, l'avidité du capital.

Schématiquement, Polanyi voyait dans les marchands assyriens de Kanesh des agents publics mandatés par les autorités de leur cité, Assur, située à un millier de kilomètres de là, dans le nord de l'Irak actuel. Le commerce était alors, selon lui, un échange administré, un troc de marchandises entre deux parties – en l'occurrence les cités-Etats d'Assur et de Kanesh – selon des modalités fixées par avance. Les prix ne fluctuaient pas et les marchands assyriens opéraient donc sans risque, comme de simples fonctionnaires mus par le devoir d'obéissance à leur cité, plutôt que par la rapacité et l'appât du gain.

Depuis que l'économiste, né en Autriche-Hongrie, a développé ces idées, dans un article de 1957 toujours cité, des milliers de nouvelles tablettes ont été sorties des ruines de Kanesh. Et l'histoire qu'elles racontent est tout autre. Qu'on le regrette ou qu'on s'en réjouisse, elles montrent qu'une grande part des briques fondamentales de l'économie de marché étaient déjà là au XXe siècle avant notre ère, dans le Croissant fertile : le marché et sa régulation par les autorités, le capital, le taux d'intérêt, la monnaie, l'entreprise et même la fraude fiscale...

La famille, une entreprise commerciale

Et le moteur de tout cela ? Il n'a pas changé. Deux Assyriennes dénommées Taram-Kubi et Simat-Assur en donnent un indice dans une lettre qu'elles adressent à leur frère, un certain Imdilum. Nous sommes dans les environs de 1900 avant J.-C., à Assur. Sur un petit pavé d'argile humide, pas plus grand que la paume d'une main, elles impriment à l'aide d'un stylet de roseau dix-neuf lignes de caractères cunéiformes qui composent leur message, qu'on retrouvera quarante siècles plus tard dans les ruines de Kanesh, où leur frère menait ses affaires. "Ici dans la cité d'Assur, nous avons consulté les femmes qui interprètent les rêves, les devineresses et les esprits des morts, et leur réponse a été : le dieu Assur ne cesse de te mettre en garde. Tu aimes tant l'argent que tu méprises ta propre vie !" N'en déplaise à Polanyi, la cupidité et l'âpreté au gain existaient déjà bel et bien dans la société paléo-assyrienne.

A Assur, le souverain est lui-même un marchand. Dans une lettre découverte à Kanesh, le vieux roi Sargon (1920-1881 avant J.-C.) se plaint d'avoir été floué par un certain Asqudum : il lui avait confié une cargaison à écouler en Anatolie, mais le fruit (très conséquent) de la vente ne lui a jamais été versé. Le fourbe Asqudum avait réinvesti la somme à son bénéfice propre. Cette lettre, qui montre le roi d'Assur en simple marchand, a plongé les assyriologues dans des abîmes de perplexité.

Le commerce, à Assur, est partout. La famille elle-même est une entreprise commerciale. "En vieil assyrien, "notre famille" se dit littéralement la "maison de notre père" [bet abini], ce qui selon le contexte signifie aussi "notre firme", dit l'assyriologue Cécile Michel (CNRS), l'une des plus grandes spécialistes de ces textes. Le patriarche était le chef de l'entreprise : il était basé à Assur et ses fils partaient représenter les affaires familiales dans les différents comptoirs anatoliens, en premier lieu celui de Kanesh. Les femmes, elles, demeuraient généralement à Assur, où elles tissaient des textiles destinés à être exportés." Dans les longues caravanes d'ânes noirs chargés des marchandises, l'autre principal bien d'exportation était l'étain – indispensable à la métallurgie du bronze.

Economie de troc

A côté de ces firmes familiales existaient d'autres formes d'organisations commerciales. "Certaines sont désignés dans les textes par le mot naruqqum, qui désigne aussi un grand sac, dit Cécile Michel. Ce sont des sociétés en commandite : plusieurs investisseurs mettent en commun, dans le même "sac" donc, un capital en or qui est confié à un mandataire, chargé de le faire fructifier. Ce type de société pouvait perdurer une dizaine d'années, parfois plus."

Le tropisme capitaliste de la société paléo-assyrienne transparaît jusque dans certaines expressions idiomatiques, signale la chercheuse : lorsqu'on lit "argent affamé" dans les tablettes de Kanesh, il faut comprendre "capital qui ne fructifie pas". Une expression que ne renieraient pas les loups de Wall Street. Même "capitaliste" existe d'une certaine manière en vieil assyrien, comme le dit l'assyriologue Mogens Trolle Larsen (université de Copenhague) : l'expression belu kaspim signifie littéralement les "détenteurs de l'argent". De l'étain ou du textile contre de l'argent : ne s'agit-il pas d'une économie de troc, comme le pensait Polanyi ? De fait, le monnayage n'existe pas encore. Il faudra attendre encore quatorze siècles après l'époque des lettres de Kanesh pour que des Etats frappent leur monnaie (les premières pièces standardisées ne sont attestées que vers le VI^e siècle avant notre ère, dans l'ouest de l'Anatolie). Pour l'assyriologue néerlandais Klaas Veenhof (1935-2023), l'un des premiers à avoir contesté, dans les années 1970, les thèses de Polanyi, l'argent-métal avait pourtant déjà tous les attributs d'une monnaie : intermédiaire des échanges commerciaux, unité de compte et réserve de valeur.

Pour le compter, les marchands assyriens utilisaient un système standardisé de poids et mesures – le talent (environ 30 kilos), la mine (environ 500 grammes) et le sicel (ou shekel, 8,3 grammes). Et la teneur en argent du métal utilisé dans les transactions était régulièrement contrôlée par les autorités. Si ce n'est pas de la monnaie, cela y ressemble fortement. "Les Assyriens avaient aussi développé une mathématique de calcul fractionnaire qui leur permettait d'ajuster au mieux les estimations de quantité et de valeur", explique Mme Michel.

Multitude de taxes

Une nécessité impérieuse, car les prix fluctuaient constamment, contrairement à ce que pensait Polanyi. Depuis les années 1950, des centaines de textes ont été découverts à Kanesh, qui contiennent l'expression "au meilleur prix", rappelle M. Larsen. Non seulement le marché – comme confrontation de l'offre et de la demande – existe, mais les autorités assyriennes le régulent fortement. "La ville d'Assur interdit à ses marchands de s'enrichir en utilisant leur réseau en Anatolie pour vendre des tissus anatoliens de moindre qualité que ceux produits à Assur, et que les textes nomment pirikannum et saptinnum, explique-t-il. On sait que les prix de vente de ces tissus étaient très bas : les autorités d'Assur ne voulaient pas que ces produits low cost concurrencent ses exportations."

Gare aux marchands qui contournent cette interdiction. Dans une lettre fascinante, adressée à l'un d'entre eux, installé à Kanesh, du nom de Pusu-Ken, ses contacts à Assur l'informent d'un verdict de l'assemblée de la ville : "Ici, des problèmes sont apparus concernant les textiles pirikannum et saptinnum (...). De nombreuses personnes ont été condamnées à une amende. Toi aussi, tu as été condamné à une amende de 10 mines d'argent, que tu peux acquitter par des versements annuels d'une mine d'argent par an. (...) S'il te plaît ne te lance pas dans [le commerce de ces] textiles et n'en achète pas." L'initiative privée est donc contrainte par l'objectif commun de voir la cité d'Assur s'enrichir. Et le montant des amendes montre qu'on ne plaisante pas avec cet objectif. Celle infligée au malheureux Pusu-Ken est considérable : elle représente grosso modo la valeur d'une grande maison.

Les taxes, comme les amendes, sont aussi vieilles que l'Etat. Les marchandises qui transitaient d'Assur à Kanesh étaient soumises à une diversité de ponctions obligatoires. Au départ des caravanes, une taxe à l'exportation était prélevée par les autorités d'Assur ; en chemin, des droits de douane étaient payés aux différents roitelets dont le territoire était traversé – en échange d'une garantie de protection. Et à l'arrivée au comptoir, enfin, où le roi de Kanesh prélevait une taxe sur les biens importés. Cette multitude de taxes est manifestement allée de pair avec une fraude fiscale à grande échelle. "Les tentatives d'échapper aux taxes étaient sévèrement réprimées, mais on en trouve malgré tout de nombreuses mentions dans les lettres de Kanesh, raconte Mme Michel. Les fraudeurs prenaient un risque supplémentaire en couchant par écrit leurs projets."

Les plus anciens témoignages de fraude fiscale

Dans une lettre célèbre, un marchand du nom de Buzazu donne à ses affréteurs les instructions suivantes, afin d'éviter la taxe prélevée à l'arrivée dans la ville : "Que l'on fasse des paquets [avec mon étain], et que les employés de la caravane les fassent entrer à Kanesh cachés dans leurs sous-vêtements." Quantité de plans similaires ont ainsi été découverts dans les textes de Kanesh. "Ce sont les plus anciens témoignages de fraude fiscale de l'histoire de l'humanité", selon Mme Michel.

Les tablettes mésopotamiennes ont suscité un immense intérêt chez les économistes. Karl Polanyi n'est pas le seul à s'y être plongé. Dans une lettre à sa fiancée, datée de

1924, John Maynard Keynes (1883-1946) avoue être dans une période de "folie babylonienne", "absorbé jusqu'à la frénésie" par ces textes vénérables. L'économiste britannique avait remarqué que nombre de ces documents étaient des reconnaissances ou des transmissions de dettes, des créances, des demandes de remboursement : à des degrés divers, tout le monde, riche ou pauvre, semblait être à la fois créancier de certains, et débiteur d'autres, pris dans un dense écheveau de relations sociales, précurseur de l'institution monétaire.

Les lettres de Kanesh confirment que la dette était omniprésente. La lenteur des échanges commerciaux, le rythme des récoltes allongeaient le temps nécessaire à la conclusion des transactions et, dans ces intervalles de temps, il fallait souvent s'endetter pour vivre. Comme bien d'autres corpus, elles montrent que les tablettes d'argile étaient aussi un support de monnaie scripturale. Les briser, c'était détruire de la valeur – un peu comme brûler un chèque aujourd'hui.

Régulièrement, les dettes privées s'accumulaient dans la société jusqu'à en déstabiliser des pans entiers, souvent la paysannerie. Là encore, les problèmes que rencontraient les vieux Mésopotamiens ne sont pas très différents des nôtres. Leurs rois l'avaient compris de très longue date : l'une de leurs prérogatives était de prendre un édit d'annulation générale des dettes privées. Alors, les tablettes consignait dettes et créances étaient physiquement détruites – et tant pis pour les créanciers ! En langue sumérienne, ces édits étaient dénommés amargi, ce qui signifie "retour à la mère". Quelque chose comme "remettre les compteurs à zéro" ou, plus simplement, "renaître".



Episode 4: Il y a 4000 ans, la grande liberté des femmes assyriennes

En 1250 avant J.-C., sous le règne de Ramsès II, un chef de chantier de la cité égyptienne de Thèbes dresse la liste de près d'une année d'absences de ses ouvriers. Il en consigne le détail sur une plaque d'albâtre, découverte il y a plus d'un siècle et conservée au British Museum de Londres. Ce registre contient une surprenante information : l'une des causes les plus fréquentes d'absence des travailleurs est que leur épouse, ou leur fille, "saigne".

Ils s'absentent parfois parce qu'ils sont malades, qu'ils brassent leur bière ou embaument leurs morts, voire qu'ils passent la journée avec le scribe. Mais il arrive aussi qu'ils restent chez eux, manifestement pour aider les femmes du foyer dans la conduite des tâches rendues pénibles par les menstruations. Une excuse qui semble suffisamment banale pour être consignée par écrit.

Les sociétés patriarcales du Proche-Orient à l'âge du bronze battent parfois en brèche nos préjugés sur la place qu'elles pouvaient laisser aux femmes dans les domaines de l'économie, de la religion, de l'organisation du travail. Les dizaines de milliers de tablettes d'argile découvertes dans les ruines de la cité anatolienne de Kanesh précèdent de sept siècles le registre du contremaître égyptien de Thèbes mais elles nous prennent, elles aussi, à contre-pied.

Soin porté à l'éducation

Ces quelque 22 000 textes – le corpus de documents privés le plus ancien et volumineux de l'histoire de l'humanité – offrent une image inattendue de la place des femmes au Proche-Orient il y a quatre mille ans, dans un monde que nous nous

figurons volontiers empreint de brutalité et de violence, et complètement dominé par les hommes.

La première chose que des documents écrits peuvent attester, c'est précisément d'un rapport à la lecture et à l'écriture. Or la quantité de tablettes exhumées à Kanesh suggère que la société paléo-assyrienne est globalement lettrée, signe du soin porté à l'éducation – vraisemblablement transmise au sein du foyer. Un soin d'autant plus minutieux que maîtriser l'usage des quelque 150 caractères du syllabaire cunéiforme était une autre paire de manches qu'apprendre les vingt-six lettres de notre alphabet.

Les marchands assyriens installés à Kanesh lisaient et écrivaient donc eux-mêmes les documents qu'ils archivaient, et que les archéologues découvrent aujourd'hui. Et parmi ces textes se trouvent un grand nombre de lettres adressées par leurs épouses demeurées à Assur, leur cité d'origine, dans le nord de l'Irak actuel, à un millier de kilomètres de là.

"Lorsqu'on déchiffre les tablettes, on constate une grande diversité dans la composition, explique l'assyriologue Mogens Trolle Larsen (université de Copenhague), spécialiste de ces textes. On remarque immédiatement celles qui sont écrites par un scribe professionnel et les autres, qu'on reconnaît à leur graphie incertaine, ou à des erreurs grammaticales." Pour Cécile Michel (CNRS), qui déchiffre ce corpus depuis près de quarante ans, "l'analyse des lettres envoyées par des femmes suggère que la plupart écrivaient sans doute elles-mêmes leur courrier".

Vocabulaire spécifique

Les femmes écrivent, et elles écrivent différemment des hommes. Aussi, le décryptage de leur prose relève-t-il parfois du défi pour les chercheurs. "Dans leurs lettres, les femmes évoquent des questions liées à la vie quotidienne et aux sentiments, avec un vocabulaire très spécifique, sans doute proche de la langue parlée, et qui apparaît très peu dans les autres textes de Kanesh", dit M. Larsen.

Les sentiments, la piété envers les dieux, les difficultés dans la gestion du foyer : ces thèmes apparaissent presque uniquement dans les correspondances féminines. En témoigne une missive écrite par une certaine Ummi-Ishara à sa sœur Shalimma. Religieuse consacrée au dieu Assur, Ummi-Ishara jouit d'une forme de légitimité à adresser des remontrances : Shalimma a manifestement déserté le foyer familial d'Assur, abandonnant son époux et ses enfants pour Kanesh et la lointaine Anatolie. "Le jour où [ton mari] Pilah-Istar est arrivé ici, comme tu n'étais pas revenue avec lui, [il] était très malheureux et pendant cinq jours il n'est pas sorti de sa maison", écrit Ummi-Ishara sur une petite tablette carrée d'un peu plus de 5 centimètres de côté, sur laquelle elle est parvenue à serrer quarante-neuf lignes de minuscules caractères cunéiformes.

"Ecris-moi si tu cherches un autre époux et te désintéresses du tien, afin que je le sache ! Si non, prépare-toi à partir et reviens ici rapidement, poursuit-elle. Si tu ne reviens pas ici au plus vite, tu vas me mettre en conflit avec ton mari et tu vas laisser tes enfants dépérir, et moi, plus jamais je ne mentionnerai ton nom !" Ces quelques lignes montrent non seulement la nature des normes morales de la société paléo-assyrienne, mais elles suggèrent aussi qu'une femme peut être en mesure de s'affranchir de sa condition, de désertier son foyer, de quitter son époux si elle s'en "désintéresse" et d'en chercher un nouveau.

Vie partagée entre Assur et l'Anatolie

Une lettre échangée entre deux amis confirme que les femmes – en tout cas certaines d'entre elles – étaient libres de choisir leur destin. "Je ne cesse d'entendre que ta première épouse t'a quitté pour un autre mari", écrit à l'un de ses collègues un marchand compatissant. Lui-même craint manifestement que sa seconde épouse ne le quitte, puisqu'il confie à son malheureux correspondant être lui-même "très déprimé", l'implore de "garder un œil sur elle" et de lui "envoyer des informations fiables avec le prochain voyageur".

Première, seconde épouse ? C'est l'une des étrangetés de la situation des marchands de Kanesh. Du fait de leur vie partagée entre Assur et l'Anatolie, ils étaient autorisés à déroger à la monogamie : une première épouse ici, une seconde là. "A condition qu'elles n'aient pas à partager le même toit", précise Cécile Michel.

Dans une somme académique publiée en 2020 et dont elle prépare une version grand public à paraître aux éditions du Seuil, la chercheuse française a rassemblé plusieurs centaines de textes sur les femmes d'Assur et de Kanesh. Bon nombre indiquent sans ambiguïté que les mariages étaient arrangés, mais force est de constater que les femmes jouissaient aussi de nombreux droits. "La dot, par exemple, est donnée à la future épouse par sa famille. Elle reste sa propriété et n'est pas versée au futur mari, explique Mme Michel. Les filles célibataires, celles qui étaient consacrées au dieu, héritaient au même titre que les garçons. Quant aux filles mariées, on considérait qu'elles avaient reçu leur part d'héritage sous la forme de leur dot."

Les cérémonies de mariage, décrites dans quelques-unes des lettres, font apparaître la première mention d'un vêtement qui fait encore couler des tombereaux d'encre quarante siècles plus tard. Pendant la fête, le père (ou l'oncle) de la fiancée couvre sa tête d'un voile, que le futur époux enlève afin de concrétiser symboliquement l'union. Les femmes devaient-elles ensuite conserver ce voile dans l'espace public ? Cécile Michel ne le pense pas et n'y voit qu'un rituel, un cérémonial. "Dans les milliers de textes de Kanesh actuellement traduits, il n'existe aucune mention de vêtements obligatoires pour les femmes, dit la chercheuse. Pas plus qu'il n'existe de textes dénonçant comme inapproprié un comportement vestimentaire féminin."

Les "comptes" des époux séparés

Ce qui est vrai au pays d'Assur au XIXe siècle avant notre ère ne l'est plus quatre siècles plus tard. Du point de vue des femmes, c'est comme une grande dégringolade. Les lois médio-assyriennes, sans doute à partir du XVe siècle avant J.-C., édictent pour la première fois l'obligation du port du voile dans l'espace public pour les épouses et les filles de bonne famille – et, surtout, l'interdiction du port de ce même vêtement pour les prostituées et les servantes. C'est d'ailleurs le port illicite du voile par celles-ci qui est le plus féroce puni : "Les prostituées et les servantes voilées auront leurs vêtements saisis, cinquante coups de canne leur seront infligés et du bitume sera versé sur leurs têtes." Ces lois assyriennes réglementent très strictement les comportements des femmes et prévoient un régime de sanctions particulièrement sévères en cas de manquements.

Dans son livre sur l'histoire du patriarcat, la grande historienne féministe Gerda Lerner (1920-2013) estimait que la condition des femmes n'avait cessé de se dégrader en Mésopotamie, depuis le IIIe millénaire avant notre ère, sous l'effet d'un contrôle toujours plus accru de leur liberté sexuelle. Gerda Lerner parle d'un lent processus de "commodification" des femmes, par lequel et leur sexualité (par la prostitution) et leur respectabilité morale (par le mariage) sont peu à peu devenues des sources d'enrichissement pour les hommes.

A l'époque des lettres de Kanesh, les femmes semblent ainsi jouir de plus de libertés que dans les siècles qui suivront. La quarantaine de contrats de mariage découverts sur le site en atteste. "Chacun des deux époux pouvait rompre le mariage de manière unilatérale, moyennant le versement d'une indemnité à l'autre, dit Mme Michel. L'indemnité était généralement identique pour les deux parties." Voilà qui donne un nouvel indice : les "comptes" des époux étaient séparés. Non seulement les femmes conservaient la propriété de leur dot, mais elles disposaient de leur propre capital, et de leur liberté d'en user, d'investir, d'accorder des prêts à intérêts (y compris à des hommes), etc. De nombreux documents découverts à Kanesh indiquent que les Assyriennes pouvaient être, à cette époque, des businesswomen accomplies.

Pas de capital commun

Un programme de recherche international s'est intéressé à l'importance que représentait l'activité économique féminine par excellence : la confection des textiles destinés à l'exportation. En se fondant sur les prix de vente mentionnés dans les archives de Kanesh, mais aussi en cherchant à reproduire les techniques de filage et de tissage de l'époque et le temps nécessaire à la fabrication de ces tissus, en déduisant le prix de la laine, etc., les assyriologues estiment que les femmes d'un riche foyer d'Assur pouvaient produire une vingtaine de textiles par an, pour un revenu d'environ quatre mines d'argent. "C'est le prix d'une petite maison à Assur", conclut Mme Michel. Au sein des firmes familiales de l'époque, il n'existe pas de capital commun : celui-ci est éclaté entre les membres de la famille, chacun – y compris les femmes – étant rémunéré selon le travail accompli.

Ailleurs dans l'espace et plus près de nous dans le temps, d'autres inscriptions officielles renseignent sur le statut des femmes, et en particulier sur leur indépendance économique. En voici une, qui n'a pas été inscrite sur une tablette d'argile : "Les femmes mariées auront désormais l'administration et la jouissance de leurs biens propres et pourront en disposer librement." Cette inscription est datée de 1966 après J.-C., et émane de l'administration centrale d'un grand Etat d'Europe de l'Ouest, la France. Son ministère de la justice annonçait par là l'application de la loi du 13 juillet 1965, rendant aux femmes une liberté dont bon nombre d'entre elles jouissaient déjà quatre mille ans plus tôt, dans le nord de la Mésopotamie. Parmi d'autres, c'est l'une des leçons politiques des archives de Kanesh : aucun droit, ni même ceux qui nous semblent aller de soi, n'est acquis pour toujours.



Episode 5: Le mélange des cultures, ciment du "vivre-ensemble", à l'âge du bronze

Bien sûr, le néophyte doit consentir à un petit effort d'imagination. De l'acropole de Kanesh, le directeur du site, Fikri Kulakoglu, un archéologue de l'université d'Ankara, montre du doigt les bordures des champs alentour, à plusieurs centaines de mètres : ici une haie, là un affleurement de pierres à peine visible, là encore un fossé entre deux parcelles. Le visiteur ne perçoit pas grand-chose, mais l'œil érudit y distingue les limites de la ville, là où s'étendaient les quartiers de la ville basse, tout autour de l'acropole.

A l'âge du bronze, le tissu urbain couvrait probablement jusqu'à 230 hectares, abritant de 25 000 à 35 000 habitants. "Au XXe siècle avant notre ère, Kanesh était sans doute la cité la plus importante d'Asie mineure", dit Fikri Kulakoglu. Le site, d'ailleurs, se trouve en plein cœur de l'Anatolie, à 260 kilomètres au sud-est de l'actuelle Ankara.

En contrebas de la ville haute, une dizaine d'hectares sont fouillés depuis plus d'un demi-siècle : c'est là que se trouvait le karum, le comptoir des marchands assyriens. Le quartier était fait de maisons de brique à un étage et à toit plat, érigées sur des fondations de pierre, construites autour d'une petite cour. Les briques ont disparu, les pierres sont toujours là. Les chercheurs estiment qu'environ 3 000 à 3 500 personnes vivaient dans le secteur, en majorité les marchands et leurs familles, venus de la ville d'Assur, dans la région de l'actuelle Mossoul (Irak). Des "immigrés", dirait-on aujourd'hui.

Les milliers de tablettes à l'écriture cunéiforme découvertes dans leurs maisons permettent d'entrevoir les aspects que pouvait revêtir le "vivre-ensemble", à l'âge du

bronze, il y a quarante siècles. Avec à la clé quelques éléments de réponse à une question qui prend ces dernières années une importance particulière en Europe et ailleurs : celle de savoir si la défiance entre communautés, les discriminations, le sentiment de supériorité ou le mépris, voire ce que nous nommons le racisme, ont existé de tout temps. "Ces documents offrent une fenêtre exceptionnelle sur la manière dont les gens de différentes origines ethniques et culturelles vivaient ensemble et interagissaient, explique Fikri Kulakoglu. La plupart du temps, nous fondons nos interprétations sur des inscriptions officielles qui sont aussi des éléments de propagande. Ici, nous avons accès à ce que les gens "normaux" s'écrivaient, à ce qu'ils pensaient vraiment."

Aucune mention de tensions entre communautés

L'un des premiers enseignements des lettres de Kanesh ne tient pas à ce que l'on y trouve, mais plutôt à ce que l'on n'y trouve pas. "A ma connaissance, parmi les milliers de lettres aujourd'hui traduites, il n'existe aucune mention de tensions entre communautés, ou de mépris de la part des marchands assyriens envers les populations locales, dit l'assyriologue française Cécile Michel (CNRS), l'une des meilleures spécialistes de ce corpus. Pas plus, d'ailleurs, que l'inverse."

Dans ces textes, les marchands assyriens désignent les habitants de Kanesh et tous ceux avec qui ils commercent en Anatolie par le terme nuwa'um. "C'est probablement un mot qui désigne ceux qui ne parlent pas le vieil assyrien", dit l'assyriologue Mogens Trolle Larsen (université de Copenhague), qui étudie ce corpus depuis soixante ans. Lorsqu'ils déchiffrent les tablettes, les chercheurs traduisent généralement nuwa'um par "Anatoliens" – non sans savoir que ce mot recouvre des réalités très différentes.

Les noms propres mentionnés dans les textes découverts à Kanesh montrent une grande diversité ethno-linguistique parmi ces "Anatoliens". La majorité était constituée de Hittites, mais il y avait aussi parmi eux des Louvites, des Hourrites, des Hattis, et sans doute d'autres groupes – Palaïtes, Ourartéens – dont la présence est attestée en Anatolie à l'âge du bronze. Autant de communautés aux identités culturelles et religieuses différentes, parlant des langues disparates et aujourd'hui disparues, et sans aucune ressemblance avec le vieil assyrien (apparenté à l'arabe et à l'hébreu) parlé par les marchands d'Assur en exil.

Pourtant, comme le note M. Larsen, d'éventuelles difficultés de communication ne sont quasiment pas abordées dans les documents de Kanesh. "Il n'y est presque jamais question d'interprètes, dit le chercheur danois. Dans cette société cosmopolite, il devait être bien plus naturel qu'aujourd'hui de parler et de comprendre plusieurs langues."

Mariages mixtes

Les contrats de mariage découverts montrent que de nombreuses unions mixtes étaient célébrées. Souvent, les marchands assyriens installés sur place prenaient pour seconde épouse une Anatolienne – la première demeurant dans leur région d'origine, à Assur. Les Anatoliennes, épouses au rabais ? "Elles bénéficiaient de droits comparables à ceux des Assyriennes, rectifie Mme Michel. Si leur époux divorçait pour retourner à Assur, il leur versait un dédommagement et elles conservaient généralement la maison conjugale. Elles pouvaient ensuite se remarier."

Symétriquement, des Assyriennes pouvaient aussi convoler avec un Anatolien à leur goût. Ce fut le cas d'une certaine Ishtar-Bashti, installée à Kanesh avec son mari, un marchand du nom d'Al-tab. A sa mort, elle se remaria avec un Anatolien du nom d'Annuwa – au grand dam de son père. Dans une lettre qu'il lui écrit, celui-ci remarque sur un ton de reproche : "Quand je t'ai donnée en mariage à Al-tab, cela m'a

coûté cinq mines d'argent. Après qu'il est mort, tu t'es mariée à un Anatolien et j'ai dû, à nouveau, dépenser cinq mines d'argent." Ce n'est pas l'identité du mari qui pose ici problème, plutôt le montant de la dot...

Les lettres de Kanesh offrent d'autres exemples de tels mariages mixtes – des Assyriennes venant chercher un mari en Anatolie. "Elles étaient peut-être attirées par un droit matrimonial plus favorable, les sociétés anatoliennes étant à cette époque plus égalitaristes que les sociétés mésopotamiennes : en particulier, les Anatoliens se mariaient généralement sous le régime de la communauté de biens, explique Mme Michel. Il est très possible que cela ait influé sur les contrats de mariage conclus entre époux assyriens, les rendant plus favorables à l'épouse."

La plus grande part des quelque 22 000 textes de Kanesh couvre une période d'environ soixante-dix ans, de 1920 avant J.-C. à 1850 avant J.-C. Dans certains cas, les chercheurs peuvent reconstruire les arbres généalogiques de familles entières. "Il est remarquable de constater qu'au bout de trois générations on trouve dans les familles mixtes des frères et sœurs portant indistinctement des prénoms assyriens et anatoliens, indique M. Larsen. Pour la période la plus tardive couverte par les documents de Kanesh, il n'est même plus possible d'identifier l'appartenance d'un individu à un groupe ethnique particulier sur la base de son nom." Cela n'a l'air de rien, mais dans combien de familles françaises, au XXI^e siècle, une Fatima est-elle la sœur d'un Jean-Christophe ?

Fraude, contrebande et espionnage

Les marchands de Kanesh ne livrent dans leurs archives que peu d'informations sur les éventuelles difficultés de leur acclimatation au monde anatolien. Et les démêlés avec le pouvoir local qu'ils mentionnent ont plus à voir avec leur penchant pour la fraude qu'avec leur identité d'Assyriens. Dans une lettre, trois marchands mettent en garde l'un de leurs collègues : "Le fils d'Innaya a fait conduire ses marchandises de contrebande chez Pusu-ken mais [elles] ont été saisies et le palais a saisi Pusu-ken, et l'a jeté en prison ! Les gardes ont été renforcés. La princesse [de Kanesh] a écrit à Luhusaddiya, Hurrama, Salahsua [d'autres cités anatoliennes] et à son pays à propos de la contrebande, et des vigies ont été postées."

En tout état de cause, les méfaits d'un individu – fraude, contrebande voire espionnage au profit d'une cité concurrente – n'induisent jamais de sanctions collectives pour l'ensemble du karum. M. Larsen note que, si les autorités anatoliennes n'hésitent pas à user de la force pour faire respecter le prélèvement des taxes et contrôler le commerce de certains biens, elles demeurent dépendantes des marchands assyriens. Car l'étain qu'ils apportent d'Assur est crucial pour la métallurgie du bronze, l'un des poumons de l'économie de l'époque.

Kanesh n'offre cependant qu'un aperçu des activités de la diaspora commerciale assyrienne en Anatolie et de son influence culturelle sur les populations locales. "Les documents trouvés sur place indiquent que le karum de Kanesh était le plus important, mais on sait qu'il existait plus de trente comptoirs analogues dans la région, raconte Cécile Michel. Outre Kanesh, les sites de seulement trois de ces villes ont été découverts, on ignore où se trouvent les autres."

Adoption de l'écriture cunéiforme et de la langue assyrienne

L'efficacité de ce réseau commercial a probablement inspiré les chancelleries locales : les roitelets anatoliens finirent par adopter, non seulement l'écriture cunéiforme, mais aussi la langue assyrienne pour leurs échanges diplomatiques. En témoigne une lettre célèbre, découverte en 1955 par l'équipe de l'archéologue Tahsin Özgüç, dans les

ruines du palais de Kanesh. Elle est adressée par un certain Anum-hirbe, roi de la cité de Mamma, à son homologue de Kanesh, Warshama – théoriquement son allié. Anum-hirbe reproche à Warshama de ne pas avoir tenu l'un de ses vassaux, le prince de la ville de Taishama, qui s'est rallié à ses adversaires. "Lorsque mon ennemi m'a vaincu, l'homme de Taishama a envahi et détruit douze de mes villages, s'indigne Anum-hirbe. Il s'est emparé du gros et du petit bétail. Il a dit : "Le roi est mort, je suis donc libre d'aller piller !" Au lieu de protéger mes terres et de les défendre, il les a brûlées et n'a laissé qu'une fumée pestilentielle. Quand ton père, Inar, a assiégé la ville de Harsamna pendant neuf ans, mes terres sont-elles tombées sur les tiennes et ont-elles tué le bétail et les moutons ?"

Nous sommes au XVIII^e siècle avant notre ère, au crépuscule de la présence assyrienne en Anatolie et l'ambiance entre souverains locaux semble fortement délétère. Ces guerres finiront par mettre un terme au commerce des marchands d'Assur en Asie mineure. Kanesh est incendiée à plusieurs reprises, puis abandonnée pendant des décennies ; le dernier document datable découvert dans la ville remonte à 1718 avant notre ère.

Sur l'acropole, Fikri Kulakoglu montre un bloc du palais d'un hectare qui surplombait la ville : on voit encore l'encoche de l'une des énormes poutres qui soutenaient le faîtage du bâtiment. Autour, les briques ont fondu, comme vitrifiées par l'intensité du feu. "Le palais a dû brûler pendant des semaines, dit l'archéologue. A plusieurs kilomètres à la ronde, toutes les populations de la plaine ont sans doute assisté à cet événement spectaculaire." Fikri Kulakoglu signale en passant ces deux petits miracles toponymiques : le nom moderne du site est Kültepe, ce qui, on s'en souvient, signifie en turc "colline de cendres", et le nom du village voisin, Karahöyük, veut dire "butte noire".

Références

Film

Ainsi parle Taram-kubi, réalisé par Vanessa Tubiana-Brun, par Vanessa Tubiana-Brun et Cécile Michel, CNRS Images, 2020 (en accès libre: <https://images.cnrs.fr/video/7315>).

Livres

Ancient Kanesh. A Merchant Colony in Bronze Age Anatolia, de Mogens Trolle Larsen, Cambridge University Press, 2015.

Women of Assur and Kanesh, de Cécile Michel, SBL Press, 2020.

Correspondance des marchands de Kanish au début du IIe millénaire avant J.-C., de Cécile Michel, Le Cerf, 2001.

A Companion to Assyria, sous la direction d'Eckart Frahm, Wiley Blackwell, 2017.

The Oxford Handbook of Ancient Anatolia, 10,000 – 323 BCE, sous la direction de Sharon R. Steadman et Gregory MacMahon, Oxford University Press, 2011.

Anatolia's Prologue. Kültepe Kanesh Karum : Assyrians in Istanbul, sous la direction de Fikri Kulakoglu et Selmin Kangal, Kayseri Metropolitan Municipality Cultural Publication, n° 78, 2010.

The Creation of Patriarchy, de Gerda Lerner, Oxford University Press, 1986.

Articles

Gareth Dale, "Marketless Trading in Hammurabi's Time' : A Re-appraisal", *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 2013.

Cécile Michel, "Le commerce privé des Assyriens en Anatolie : un modèle du commerce archaïque selon Karl Polanyi", in Philippe Clancier, Francis Joannès, Pierre Rouillard, Aline Tenu. *Autour de Polanyi : vocabulaires, théories et modalités des échanges, textes du 1er colloque de la Maison René-Ginouvès, Nanterre, 12-14 juin 2004*, De Boccard, 2005.

Geoffrey Ingham, "Babylonian madness' : on the historical and sociological origins of money", in *What is money ?*, sous la direction de John Smithin, Routledge, 2000.

Cécile Michel, "Les lettres des rois d'Assur découvertes à Kanish (XIXe siècle avant J.-C.)", in *Official Epistolography and the language(s) of power. Proceedings of the first international conference of the research network Imperium & Officium, université de Vienne, 10-12 novembre 2010*. Sous la direction de Stephan Procházka, Lucien Reinfandt et Sven Tost.

[After several nightmarish attempts at assembling and reformatting the original pdf files with LibreOffice 24.2.4.2, this document was finally prepared using Abiword 3.0.5 for Linux. By Wergosum, 2024-08-11. File downloadable from https://wergosum.com/wp-content/uploads/2024/08/20240811_kanesh.pdf]